

Suisse. Les montagnes sont basses mais bien boisées et très agréablement formées. A l'exception de deux ou trois beaux lacs, les pièces d'eau font défaut dans ce district, et les maisons en bois ne peuvent être comparées aux pittoresques chalets suisses. Le pays est parsemé de granges et de dépendances sans nombre, mais il leur manque les avant-toits, les sculptures et ce qui plus est, les charnières des toitures de même genre en Suisse. Malgré cela, c'est un charmant pays et nous sommes enchantés de plusieurs de nos promenades.

**JOSEPH TASSÉ.**—*Les Canadiens de l'Ouest*—F. N. Aubry, par Joseph Tassé—brochure, 33 pp. in 8vo.

M. Tassé aime son pays et ne veut rien lui laisser perdre de ses gloires. C'est ainsi que dans la profondeur des forêts du Nord-Ouest, dans le Far-West et jusque dans les déserts du Texas, il va recueillir une à une les œuvres de nos compatriotes que le goût des aventures ou l'esprit d'entreprise ont dispersés sur tout le continent d'Amérique. La *Revue Canadienne* recueille depuis déjà longtemps, ces monuments pieux que M. Tassé élève sur des tombes ignorées jusqu'ici et cependant bien dignes d'attirer notre attention. De la vie de F. N. Aubry, l'auteur a fait une brochure séparée et il a eu raison. On ne saurait trop la répandre, trop la rendre accessible à nos compatriotes. Cette petite brochure de 33 pages, écrites hardiment, sans effort, avec une grâce et un naturel qui ne se démentent nulle part, contient en outre plus d'une précieuse leçon.

F. N. Aubry naquit à Maskinongé le 4 Décembre 1824. Les ressources de son père, brave cultivateur de l'endroit étaient bornées, et sa famille nombreuse—en sorte que de bonne heure, François-Xavier dut pourvoir par lui-même à ses besoins. Il savait lire, écrire et compter—ce qui lui permit d'entrer comme commis chez M. Clément, marchand de Maskinongé, et plus tard chez M. Louis Marchand, à St. Jean, où il demeura trois ans.

Le père d'Aubry forcé de vendre sa terre se retire dans les townships du Saint-Maurice où la misère le poursuit. Affligé des malheurs de sa famille, François-Xavier résolut d'aller tenter fortune aux États-Unis. De St. Louis où il a trouvé de l'emploi chez deux compatriotes, il apprend la nouvelle de la mort de son père. Il envoie sans hésiter ses premières économies à sa bonne mère.

C'est à St. Louis qu'il organise la première caravane qu'il va diriger lui-même jusqu'à Santa-Fé, capitale du territoire du Nouveau-Mexique. Devenu commerçant, sur crédit, bientôt on le voit réaliser une belle fortune. Les sauvages qui parcouraient alors les prairies par troupes nombreuses apprirent de bonne heure à respecter la force de son bras, la justesse de son tir et plus encore son caractère, d'une énergie indomptable.

L'exemple suivant peut donner une idée de sa force musculaire et de sa puissance de volonté.

En 1848, Aubry fit un pari célèbre aux États-Unis. A raison d'un enjeu de \$36,000, il dit qu'il se faisait fort de parcourir le trajet de Santa-Fé au fort Independence, distance de près de 900 milles, en sept jours. Il fit l'acquisition dans ce but des meilleurs coursiers et donna entre autres prix élevés pour les chevaux du Haut-Canada la somme de \$1,700 et de \$1,200. Les préparatifs d'une pareille course furent énormes et dépassèrent de \$9,000 le montant du pari.

Aubry voulait faire un tour de force inouï et il y réussit. A tous les cinquante milles, il y avait deux chevaux de relai qui l'attendaient. Il menait constamment ses coursiers à toute vitesse, ses éperons labouraient leurs flancs et des flots d'écume blanchissaient leur poitrail. Aussitôt que l'un était surmené, il ensouchait l'autre et souvent il arrivait que la monture tombât de lassitude, à huit ou dix mille du prochain relai. Alors l'infatigable cavalier, qui pouvait franchir une pareille distance presque aussi rapidement qu'un cheval, recourait à la vitesse de ses propres jambes qui étaient vraiment d'acier et on l'eût pris pour une gazelle tant il était agile. Il tua plus de seize chevaux courbatus, traversa plusieurs rivières à la nage, reçut une pluie torrentielle pendant vingt-quatre heures et sur un espace de six cents milles, il fut obligé de courir sur des chemins boueux et difficiles. Aubry ne dormit pas une heure durant toute cette course, la lune et les étoiles lui servaient de luminaires éclatants, il ne s'arrêta pas un instant pour restaurer ses forces, seulement on lui donnait quelquefois aux relais un peu d'eau-de-vie et quelques tranches de venaison qu'il saisissait précipitamment.

Il arriva au fort Independence avant le temps voulu, car il avait franchi cette immense distance en cinq jours et demi. Après un effort aussi surhumain, on aurait pu croire qu'il eût tombé d'épuisement. Mais Aubry avait une organisation extraordinaire et elle n'en fut pas affectée. Il se rendit de suite à l'hôtel et dormit pendant vingt-quatre heures d'un sommeil de plomb. Ce temps écoulé, l'hôtelier avait ordre de l'éveiller en lui donnant un coup de poing sur le front. C'est ce qu'il ne manqua pas de faire, car les ordres d'Aubry étaient obéis rubis sur l'ongle. Aubry se leva ensuite pestonné et partit le lendemain aussi dispos que jamais à bord d'un steamer pour St. Louis.

Cette course fit grand bruit aux États-Unis. Toute la presse en parla en donnant des détails les plus circonstanciés et le nom d'Aubry vola dans toutes les bouches. Suivant la mode américaine, la photographie répandit à profusion les traits énergiques de notre compatriote, et on trouva son portrait appendu à mille endroits de réunion publique

et dans les hôtels. Aubry devint le héros du jour. Il ambitionnait la gloire, ressortissant de tous les actes qui devaient l'illustrer, et il réussit à l'obtenir en cette circonstance. Il n'y a pas de doute qu'il s'acharna à poursuivre la célébrité durant toute sa vie, car il avait à l'un de ses amis qu'il brûlait du désir de faire des choses extraordinaires. Son nom était tellement populaire dans les grandes villes américaines, que la foule le suivait dans les rues alors qu'on le désignait comme étant le fameux Aubry.

Quelque temps après cette course extraordinaire, Aubry se trouvait à Astor House, à New-York. Ce tour de force était vivement discuté par un groupe de personnes, les unes en parlant avec admiration, les autres le dépeçant. Quelques bravaches disaient qu'ils pouvaient faire la même course plus rapidement qu'Aubry. Celui-ci averti du fait se joignit aux discutants et après avoir pris part à leur entretien, il déclara tout-à-coup à leur grande surprise, qu'il était l'objet de leur débat animé et qu'il offrait de parier \$300,000, que personne ne pourrait faire le même trajet dans sept jours de temps. Mais aucun des vaillants ne se présenta pour relever le gant.

Mais la fortune que l'on ramassa ainsi au milieu des aventures et des hasards n'offre guère de stabilité. Montagnes de sables, le vent les disperse tour à tour avec une égale rapidité. Citons encore l'auteur :

« Dans une seule expédition Aubry perdit toute la fortune considérable qu'il avait amassée. Il avait fait des achats considérables de marchandises pour expédier au Nouveau-Mexique et il comptait sur des recettes brillantes. Mais il fut bien déçu. En arrivant à Council Grove, à environ 150 milles du fort Independence, il apprit que les sauvages avaient mis le feu à la prairie, comme cela arrive souvent, soit intentionnellement ou par accident.

On sait ce que sont ces immenses incendies. En un instant, le feu qui éclate à un endroit se répand comme un ouragan avec la rapidité de l'éclair. Il envahit des espaces immenses, rase complètement l'herbe sèche des prairies, qu'il transforme en un océan de flammes tourbillonnantes; les gerbes de feu illuminent l'horizon de leurs lueurs rougeâtres et à leur bruissement succèdent des détonations dans l'air semblables à celles des armes-à-feu. Le feu prend mille formes différentes. Tantôt on le dirait sinueux comme un serpent, tantôt il ondule comme une vague montonnée. La rafale change-t-elle de direction, il s'arrête subitement comme un coursier vigoureusement retenu et il va promener ailleurs sa marche furibonde en laissant derrière lui une longue traînée de fumée. Tous les voyageurs qui ont assisté à ce spectacle le disent vraiment grandiose. L'herbe ainsi détruite sur une aussi vaste zone, il n'est plus possible à une caravane de traverser les prairies. Les centaines de mules qui transportent de lourds wagons n'ont pas d'autre moyen de subsistance, car il ne serait pas possible de transporter assez de fourrage pour les nourrir durant ce long trajet. Les mules mexicaines résistent tellement bien aux fatigues qu'elles peuvent cependant être plusieurs jours sans boire ni manger, mais il n'en est pas ainsi des mules américaines qui ne sauraient endurer de pareilles privations.

Il n'y avait qu'un moyen hardi de pénétrer dans le Nouveau-Mexique avec toutes les richesses qu'il y transportait. Aubry était homme à le tenter. C'était de faire un assez long circuit en allant passer à travers les vallées qui s'étendent le long de la chaîne des Montagnes Rocheuses. Si l'expédition avait la chance de passer assez tôt pour éviter les tempêtes de neige qui sévissent à certaines époques au pied de ces monts sourcilleux, elle pouvait espérer de parvenir saine et sauve à destination, mais dans l'autre alternative, elle courait risque d'y trouver son tombeau. Les sinistres présages de beaucoup d'amis d'Aubry faillirent se réaliser.

Après beaucoup de marches fatigantes le long de la rivière Arkansas, la nombreuse caravane arriva dans la vallée du Purgatoire, nommée ainsi par les canadiens qui l'appelaient Picaire (1); ils lui ont donné cette désignation parce que l'endroit était extrêmement difficile.

La rivière du Purgatoire est peu large, mais fort rapide et sur ses bords s'élèvent des touffes de cotonniers et autres arbustes d'une grande variété. Ses flots roulent quelquefois à travers des terrains montagneux dont les sommets grisâtres sont dénudés et où se dressent clair-semés des cèdres rabougrés. L'ours, le daim, l'antilope et autres bêtes fauves se réfugient quelquefois dans cette région.

La vallée porte bien son nom significatif de Purgatoire. Car la caravane d'Aubry avait à peine fait halte, qu'un affreux ouragan se déchaîna. Le vent hurlait avec violence en allant s'engouffrer dans les gorges des montagnes et la neige soulevée par la bise tombait tourbillonnante en blanchissant la plaine. Au craquement des arbres qui se torvaient sous la rafale succédaient les cris des animaux carnassiers sortant avec effroi de leurs tanières. La scène était bien propre à jeter dans l'épouvante le malheureux voyageur surpris par cette bourrasque.

(1) Les Canadiens ont ainsi baptisé plus d'une rivière de l'ouest. Ce sont eux qui ont nommé entre autres cours d'eau : *Fer-à-cheval*, *Fontaine-qui-boit*, *Caché-la-poudre*, *Rivière-aux-cajeux*, *Rivière-boisée*, *Rivière-aux-bouleaux*, *Rivière-aux-chutes*, *Rivière-malheur*.